

Claude Ollier

Qatastrophe



Qatastrophe

DU MÊME AUTEUR

Le Jeu d'enfant

LA MISE EN SCÈNE (GF Flammarion).
LE MAINTIEN DE L'ORDRE (Flammarion).
ÉTÉ INDIEN (Flammarion).
L'ÉCHEC DE NOLAN (P.O.L).
LA VIE SUR EPSILON (Flammarion).
ENIGMA (P.O.L).
OUR OU VINGT ANS APRÈS (P.O.L).
FUZZY SETS (P.O.L).

MARRAKCH MEDINE (Flammarion).
MON DOUBLE À MALACCA (Flammarion).
UNE HISTOIRE ILLISIBLE (Flammarion).

OBSCURATION (DÉCONNECTION) (P.O.L).
FEUILLETON (Julliard).
TRUQUAGE EN AMONT (Flammarion).

OUTBACK OU L'ARRIÈRE-MONDE (P.O.L).
ABERRATION (P.O.L).
MISSING (P.O.L).

WANDERLUST ET LES OXYCÈDRES (P.O.L).
PRÉHISTOIRE (P.O.L).

NAVETTES (P.O.L).
NÉBULES (Flammarion).
NIELLURES (P.O.L).
SOUVENIRS ÉCRAN (Cahiers du Cinéma-Gallimard).

CITÉ DE MÉMOIRE, entretiens avec Alexis Pelletier (P.O.L).

CAHIERS D'ÉCOLIER (1950-1960) (Flammarion).
FABLES SOUS RÊVE (1960-1970) (Flammarion).
LES LIENS D'ESPACE (1970-1980) (Flammarion).
RÉMINISCENCE (1980-1990) (P.O.L).

LA RELÈVE, dessins de Matta (*Insolations* n° 2, Fata Morgana).
RÉSEAU DE BLETS RHIZOMES, gravures de Bernard Dufour (Fata Morgana).
LUBERON, gravures de Claude Garanjou (Manus Presse).
LES PREUVES ÉCRITES, estampes de René Bonargent (Indifférences).
L'AILLEURS LE SOIR, bois de Catherine Marchadour (Colorature).
MESURES DE NUIT, empreintes de Claude Garanjou (La Sétérée).
DU FOND DES ÂGES, eaux-fortes de François Fiedler (Maeght).
EPSILON, encres de Claude Garanjou.
LE SYCOMORE, collages de Claude Garanjou.
CAHIER AUSTRAL, encres de Claude Garanjou.
QUARTZ, gravures d'Éliane Kirscher.
LAPIDAIRE, peintures et collages de Jean-Pierre Thomas.
FLEUR FUSÉE, texte et photographies de Claude Ollier, collages de Claude Garanjou.

Claude Ollier

Qatastrophe

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2004
ISBN : 2-84682-015-5

www.pol-editeur.fr

Rumeur

– le souffle

Les files d'automobiles fonçaient sur le boulevard à quatre voies montant de la place du Musée puis basculaient vers l'est, il y a eu un grand moment quand le cri d'une mouette a dominé le vacarme, l'oiseau blanc nous a frôlés, suivis un temps, quand il s'est enfui nous avons en vue l'immense étendue gris sable, celle qui donnait l'autre versant de la ville.

Des incipit abrupts par ici, songea-t-il dans l'instant, mais quelle oreille avait vibré ?

Il oublia tout de suite après, reprit sa marche.

Il lui semblait que l'histoire avait vraiment commencé maintenant, non qu'il eût ou pas capté un incipit, mais maintenant il avait un nom.

On lui avait demandé à la frontière de décliner son nom.

Son identité, son nom – les décliner.

Un tour de grammaire, avait-il pensé, et il a donné comme source d'identité le premier nom qui lui venait en tête.

– Tout mon futur aussi ?

– Fais pas d'esprit, a dit le douanier.

Puis le douanier a dit quelque chose à la machine, un ticket est sorti de la machine, il a tendu le ticket.

– Voilà ton ticket, ton nom est dessus, tu peux aller.

Un petit bout de papier quand même, a pensé le nouvel enregistré.

Et Qvell a franchi la frontière, le second versant de la frontière.

Le premier versant, c'était sans s'en apercevoir, ou tout comme. Le pays d'où il vient n'a pas de frontières, pas de ticket, pas de douanier, ou il ne les a pas vus, pas entendus.

N'a su les voir, lire, entendre.

N'y a vu que du feu.

A tracé du bout de son pied un signe dans le sable, machinalement, comme pour marquer son passage ou mémoriser un texte ancien.

Est arrivé sur le second versant de la frontière sans avoir vu le premier.

Tout se passait en terrain plat, c'est vrai, et il ne faisait déjà plus très clair.

Pas besoin de lumière pour enregistrer sa voix, toute son identité si l'on en croit le douanier, tout de lui communiqué par vibrations en lui, hors lui, livré sans retenue autour de lui dès qu'il ouvre la bouche.

Ou l'oreille.

Pouvait faire demi-tour s'il avait voulu, regagner l'autre versant de la frontière, le pays d'où il vient, ni vu ni connu, rien ne l'obligeait à ouvrir la bouche.

Ne l'a pas fait, a livré le nom à l'appareil, a reçu le ticket.

Contradictoire, ce ticket, ça le chiffonne : vestige du passé?
Humeur de douanier ?

Des incipit abrupts, donc.

Et il a repris sa route.

S'est retourné après quelques pas, a vu le douanier dans sa guérite encore, parlait tout seul à sa machine.

Puis il n'a plus rien vu du tout, sinon le banc d'asphalte sous ses pieds et un peu devant ses pieds, comme si une lueur intérieure éclairait chichement la chaussée.

Alors, est survenue on ne sait d'où une déferlante assagie de lumière, scintillante prolongée attachant le regard comme un rappel ou l'intuition d'un vœu, puis s'est effacée à l'ouest, graduellement éteinte.

Un repli de terrain devait masquer l'horizon, il avait vu des feux au loin en passant la frontière, il ne voyait plus rien.

Village, carrefour, lotissement... Une ville ?

Qvell pensait que ce serait bien s'il y avait une ville, il pourrait s'habiller de neuf.

N'avait pas d'argent mais se débrouillerait, avait l'habitude. Ou bien il suffisait de parler dans la machine et le paiement s'effectuait tout seul sur un compte ouvert par enchantement à l'autre bout du monde en parlant tout seul à la machine.

Le tertre ne devait pas être très haut car les lumières ont reparu vite, certaines lointaines, éparpillées, puis de plus en plus nombreuses à mesure que Qvell prenait de la hauteur.

Parvenu au sommet, il découvrait d'un coup la ville.

Instruit par ses pérégrinations et errances, il savait qu'il est risqué d'induire de la quantité de lumière l'ampleur d'une cité ou du moins la quantité de maisons de cette cité, celle-ci n'était peut-être pas très vaste, il la jugea moyenne.

De loin ainsi, crut distinguer des voiles, de grandes voiles blanches triangulaires se balançant au vent sous les lumières.

Et bizarrement ces lumières semblaient voilées aussi, bleutées un peu, atténuées dans l'ensemble ou comme volontairement réduites, le régime de nuit peut-être.

Le nez en l'air donc, il buta sur le réel caillouteux et rude du chemin, s'étala de tout son long.

Expérience éclair du néant, implosion de conscience, sujet off.

Il s'était fait mal, se relevait les paumes en sang.

Le réel, c'est quand je m'étale, conclut-il penaud.

Il n'y voyait plus grand-chose. Loin de l'aider, les lumières là-bas rendaient plus difficile à discerner tout objet alentour.

L'avenir était là devant lui, là-devant, promesse en commencement d'histoire, textuelle à tout le moins, clause de lecture.

Alambiquée malgré tout, sournoise un peu.

Il essuya ses mains souillées sur ce qui lui restait de chemise et se résolut raisonnablement à passer la nuit là.

Telle décision intervint sans que rien en lui ne se fût mobilisé sinon les jambes, les yeux, ou le rappel de quelque chose de

ponctué, une musique, une dictée, qui l'avait frappé en pénétrant sur ce territoire.

Les jambes ont décidé, voilà, et ce murmure.

Inconnu, le territoire, son murmure aussi.

Dire murmure à tout hasard ou l'écrire pour nommer la chose, l'événement non visible, prendre acte et repère nominatif. Comment autrement nommer cette chose, la murmurer ?

Sensible à une senteur forte près du chemin, il fait quelques pas vers elle, et d'un buisson peu à peu le contour se discerne, très faible dessiné par la lueur au couchant.

Attiré, s'approche jusqu'à toucher un arbrisseau de courte ampleur, plante herbacée, vivace, odorante à l'extrême.

Lys et fleur d'oranger, jasmin, autres parfums encore.

Touche ses feuilles semblables à celles du chardon, imagine blanche la fleur que circonscrit son doigt, calice ocré peut-être, un ocre blanc.

Touche la murette contre quoi s'étaie la plante, s'assied au pied de la murette.

Réalise dans l'instant qu'il est la proie d'un épuisement, a passé le seuil de l'épuisement, qu'il connaît peu ou prou pour s'être affaissé parfois sur la route et n'avoir de longtemps repris connaissance du monde.

Se demande comment il a pu arriver sans faillir jusqu'à la frontière, retenir son pied soudain devant la ligne de bornage, réflexe étonné, elle est donc là, n'y pensait plus.

Coupe le sol du territoire de cette partie du monde, se dresse abrupte au dernier pas.

Se sentait vigoureux encore à son passage, l'épuisement s'est fait d'un coup, dans la montée après la douane.

Chemin plus pentu qu'il n'escomptait au vu du tertre, le piège pour le marcheur, ruse ultime du terrain martelé tout le jour.

Malédiction de douanier.

L'air du soir était incroyablement paisible, une brise muette soufflait du nord, c'était l'hiver probablement. Ces fleurs ?

L'absence d'étoiles surprend le voyageur se délassant, humant à inspirations prolongées l'afflux de délice émané de la plante à fleurs devinées blanches.

Il n'y avait aucun nuage au couchant observé si rapide, pas de nuages dans la journée, passant la douane ni brume ni nuée.

Le phénomène qu'est ce ciel dégagé vide de constellation, voie lactée, comète, le retient un moment puis le laisse, la lueur occidentale s'effaçant définitivement facilite cet abandon.

Ciel odoriférant, voûte captieuse végétale, Qvell étendu là se repaît d'un effet de grotte.

Isolé comme coupé du cercle géographique et protégé, couvé.

Fragrance soutenant le poids du monde, pénétrant fosses et conduits, les lobes – cerveau et feuilles.

Qvell rêvant des deux côtés de la frontière sursaute, par bribes revoit la face du douanier, si vigilante, si pâle.

Une emprise soudaine fait nuit à ses paupières, lente encore à engourdir les jambes, chevilles, les genoux.

Un apesantissement sur le trajet des nerfs, une contraction et le flux du sang paraît s'inverser, l'intéressé sent qu'il y va de bien plus que de roideur des jointures à arpenter la terre.

Narcotique indolence, indolore gagnant sexe et viscères, thorax et cœur hoquetant, une chamade se loge dans les cavités du muscle, s'y alentit, s'y perd.

Il s'est étendu sur le sol caillouteux le long de la murette, s'y est glissé, senti glisser sous l'arbrisseau à belle senteur dans l'ensomnie d'ivresse dont on parle, l'endormissement dit chute de conscience.

Phalanges tétanisées, l'onglée au bout des doigts, les insidieux calices imposent l'hébétude, l'attrait d'une léthargie sous la pomme épineuse – le nom ici revient de la folle plante.

La très faible rumeur du monde ce soir à ses oreilles – comme elle était faible déjà au terme du long parcours avant la douane! – se résout en sifflements et crissements comme d'insectes en canicule, l'acouphène naissant coupe espoir de rumeur nocturne, paravent d'osselets tintant.

Seule rumeur : le souffle rauque de fatigue, il ne s'est pas ménagé de repos, le randonneur, a cravaché, couru, trop vite nez à terre, pensait à quel bivouac, breuvage, réconfort ?

N'a ni faim ni soif, épuisement contre appétit, mais s'insinue un froid dans la gorge et les soufflets qui traitent l'air, que ne peut-il en vivifier l'échange !

Ce serait accroître cette rugosité, ce raclement râpeux qui lui pèsent. Il ne remue presque plus à présent, ne bouge plus la tête, la nuque qu'une pierre lentement incise.

Sous la peau, sous l'os du front, dans le crâne, dans le sinueux de la maligne matière à engranger et classer les informations de l'univers, certains signes s'animent un peu, pour mettre en ordre ou récapituler, sait-on, le gisant ne fait aucun commentaire encore.

Commente-t-on dans le sommeil, est-ce commenter que se tourner et retourner et regimber, gémir ou geindre, s'esclaffer ?

Le contexte de rigidité où il s'est trouvé inséré peu à peu le dispense de tels ébats, c'est lui s'agitant il ne sait où que maintenant il voit, lui marchant sur l'écran blanc, lui de dos parlant, lui de dos criant, suivant un autre lui et un autre encore.

Aperçus de soi peu réductibles en mots, pris sur une scène sans cadre, sans couleur, les mots qui surviendraient seraient à peine audibles : banal, balourd...

Faiblesse, faux pas.

Dilution, radiation.

Rature.

C'est pourtant bien lui, là, aux prises avec un masque de taureau ! S'il n'était si imparablement anesthésié par le poison de la pomme du diable, il en rirait de bon cœur.

Qu'est-ce que l'envie de rire en rêve ?

(Filer en douce ?)

Ceci est-il un rêve, est-il sommeil ?

Ceci est-il autre procès, où le corps ne serait que charriage et translation, substitution, transmutation et...

Une figure se défait, informant la suivante.

Ce n'était masque de taureau, c'était masque de lion, il porte un masque de lion, son cou un collier d'or.

L'énigmatique opération se poursuit dans la grisaille au baisser d'un pan de velours ancien, fin d'acte empoussiérée où les acteurs autour de lui tantôt se pressent, tantôt s'égarant, hoquetant, se retrouvent muets, s'ignorent l'un l'autre.

Ont oublié les saillies de la farce, les bons mots.

Vaquent consciencieusement à la besogne malgré tout, sans un geste de trop, sans accroc, ligotent comme sans y toucher le mannequin, l'enturbannent dans le noir, le très gris, le gris-blanc de gaze qui tourne et retourne.

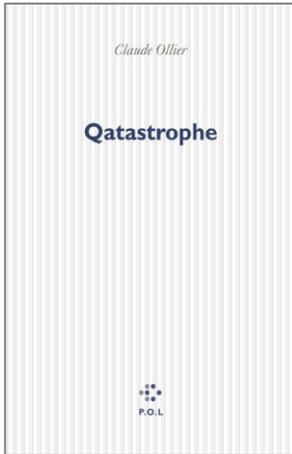
De toute façon, l'éclairage a sauté.

Si le candidat au grand repos avait encore une once de sensibilité, il percevrait, d'où il est, comme une lévitation infime et s'étonnerait – si faire se pouvait – d'observer ainsi la chose à distance, car il sentirait dans le même temps que le phénomène, si peu spectaculaire qu'il soit, le touche de plus près qu'il ne le croit et qu'il s'agit du même phénomène en somme et du même absolu silence qui s'est substitué à l'éprouvant tintement de clochettes qui avait pris par force possession de son crâne.

Dieu soit loué.

En ce sens, il se porte beaucoup mieux désormais.

N° d'éditeur : 1862
N° d'imprimeur :
Dépôt légal : mai 2004
Imprimé en France



Claude Ollier
Qatastrophe

Cette édition électronique du livre
Qatastrophe de CLAUDE OLLIER
a été réalisée le 17 janvier 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 2004
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782846820158)
Code Sodis : N45164 - ISBN : 9782818006849
Numéro d'édition : 2797